Duperche, J. J. M.
Les Strélitz

PQ
1981
D86S7

LES STRELITZ,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET A GRAND SPECTACLE;

Par J. J. M. DUPERCHE;

Musique de MM. QUAISIN et PICCINI;

Ballets de M. RICHARD, Pensionnaire de l'Académie impériale de Musique.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 12 Mai 1808.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, N°. 51.

1808.

PQ
1981
D8657

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PIERRE ALEXIOWITZ, Empereur de Russie.	M. *Defresne.*
CATHERINE, son Epouse.	Mlle. *Leroy.*
MENZICOFF, son premier Ministre.	M. *Stockelet.*
MAIA, Epouse du général des Strélitz licenciés.	Mad. *Lévêque.*
FEODOR, son Fils.	M. *Perrin.*
SUCHANIN, ROSERDORF, Strélitz.	M. *St. Clair.* M.
Deux inconnus.	
Officiers.	
Gardes.	
Strélitz.	
Peuple.	

La scène est à Moscou.

LES STRELITZ.

ACTE PREMIER.

(*Le théâtre représente une place publique; un piédestal entourré d'une grille est au fond. Le jour commence à paraître.*)

SCENE PREMIERE.

MARIA, ROSERDORF.

(*Ils entrent avec précaution, observant et cherchant.*)

ROSERDORF.

Tous les habitans de Moscou sont encore ensevelis dans le sommeil ; venez, madame, approchez sans crainte.

MARIA.

Des craintes ! . . . une mère infortunée qui cherche le fils qu'on lui a ravi, n'en connaît d'autres que celle de ne pas retrouver cet objet si cher. . . . Roserdorf. . . . es-tu bien certain que l'édifice voisin soit celui qu'on assure renfermer mon fils ? et que cette place isolée soit bien celle que souvent il traverse dès l'aube du jour?

ROSERDORF.

Moscou m'est trop connu, je ne pouvais m'y tromper.

MARIA.

Pourquoi donc depuis trois jours sa malheureuse mère s'y consume-t-elle dans une vaine attente ? chaque instant ajoute à mes alarmes.

ROSERDORF.

Qu'auriez-vous encore à redouter pour lui ; grace au Czar, la famille d'Ossacow, dans sa misère profonde, peut maintenant braver et sa toute puissance et les coups du sort.

MARIA.

Eh ! . . . par un seul mot le cruel ne peut-il pas encore m'enlever à jamais mon fils ! . . . ce fils. . . qu'elle idée sinistre vient tout à coup s'emparer de mon esprit !... ô ciel ! . . . si Féodor malade, privé de tout secours,... et tu n'as pas voulu tenter de pénétrer jusqu'a lui.

ROSERDORF.

Non, cette démarche vous aurait infailliblement trahie. N'attendez de moi que les services qui ne peuvent expose-

vos jours. Vous êtes l'épouse d'Ossacow, ce vertueux chef des Strélitz, condamné à finir ses jours en Sibérie; vous connaissez l'arrêt qui vous défend à vous-même et sous peine de mort, d'approcher cette ville de plus de dix lieues. Si l'on me voyait dans l'asile de votre fils, les yeux s'ouvriraient ; on se demanderait : que veut Roserdorf près du jeune Ossacow? qui l'envoye? on ferait des recherches, vous seriez découverte, et bientôt votre tête roulerait aux pieds du Czar.

MARIA.

Qui pense à nous? qui peut ou voudrait encore nous reconnaître?

ROSERDORF.

Le soupçon. . . . .

MARIA.

Nous sommes descendus trop bas pour que l'œil du maître daigne s'attacher sur nous.

ROSERDORF.

Trop bas! . . . non. . . . les Strélitz dispersés et bannis n'ont pas cessé de lui paraître dangereux; nul de nous ne lui est indifférent, il veille sur toutes nos démarches.

MARIA.

Eh quoi, tu partages aussi l'erreur commune? tu penses que si le Czar n'avait pas craint les Strélitz, il n'eut point détruit ce corps si brave et si renommé? Ah! cesse de t'abuser: la haine qu'il lui portait, et dont cent fois il lui a donné des marques, a seule causé notre infortune.

ROSERDORF.

Maria, le malheur rend injuste. D'où serait née cette haine du Czar pour les plus braves de ses soldats? quoi qu'il ait réduit et mes amis et moi à l'état le plus déplorable, je ne puis me dispenser de rendre hommage à la vérité : Pierre est grand, noble, vaillant et généreux. Si nous avons été victimes de sa vengeance, c'est que cédant à un premier mouvement de fureur, il nous a tous confondus avec quelques factieux qui se trouvaient parmi nous, et voulaient s'opposer à ses desseins ; c'est que nous-même, connaissant la pureté de nos consciences, nous avons laissé peut-être éclater plus de fierté qu'il ne convient à des sujets d'en montrer devant leur maître.

MARIA, *avec amertume.*

Ainsi, défenseur du Czar, tu approuves la sévérité avec laquelle il nous traita.

ROSERDORF.

Je ne puis approuver cette sévérité, elle fut poussée

trop loin, puisque le crime et l'indiscrétion partagèrent le même châtiment : je ne suis point le défenseur de Pierre, mais jamais je n'ai su taire ma pensée. Estimez-moi toujours madame, car tout en rendant justice au Czar, je ne vous en suis pas moins entièrement dévoué.

MARIA.

Mille fois tu m'en a donné des preuves!... J'entends quelqu'un, je crois. . . .

ROSERDORF.

Oui. . . . on approche. . . . éloignons-nous. . . .

MARIA.

Si c'était Féodor.

ROSERDORF.

Il faut nous en assurer avant de paraître.

MARIA.

Mais. . . . .

ROSERDORF.

Point d'imprudence. . . . venez. (*Ils s'éloignent.*)

SCENE II.

SUCHANIN. (*Il s'approche en observant.*)

Personne . . . Si, comme des surveillans l'ont assuré au ministre, Maria Ossacow a pénetré dans cette ville, on doit la trouver près de l'azile qui renferme son fils : le voir est sans doute le seul motif qui l'amène à Moscou. . . que viendrait-elle chercher dans un lieu où la mort l'attend? elle ne peut savoir, que sur des lettres supposées de son époux, dont j'ai eu l'art d'imiter la signature, j'ai réunis les Strélitz ; que j'ai su déterminer ces vaillans soldats à placer la couronne sur la tête d'Ivanowitz, dernier rejetton de l'ancienne famille impériale. Que faire dans cette circonstance? Il serait imprudent de confier à une femme des projets de cette importance ; depuis trois mois que je suis parvenu à découvrir l'asile de son fils, je le vois tous les jours, j'ai fait naître dans son ame le désir de connaître sa famille, j'ai su l'animer contre le Czar ; je veux le présenter aux Strélitz ; la présence du fils d'Ossacow, du fils infortuné de leur malheureux chef, doit exciter leur haine, et je saurai profiter du moment pour renverser le tyran que j'abhore ; mais l'arrivée de Maria m'inquiète : n'importe, tâchons de la découvrir, et si cela est nécessaire, servons-nous d'elle pour accomplir mes desseins. Oui Pierre! pour secouer ton joux odieux, pour remonter aux honneurs dont tu me fis descendre, je veux mettre à ta place

un nouveau maître qui, me devant tout, me comblera de richesses et me vengera de ton mépris. Je puis être contraint de retarder encore ; mais pour être plus lents, les coups n'en seront pas moins terribles. On vient.

SCENE III.

SUCHANIN, MARIA, ROSERDORF, (*qui approchent.*)

MARIA *observant de loin.*

C'est peut-être lui, mon Féodor.

ROSERDORF *la retenant.*

Non, cette démarche n'est pas celle. . . .

SUCHANIN *cherchant de l'œil.*

On parle. . . .

MARIA.

Mais il peut le connaître, nous instruire, approchons.

SUCHANIN.

C'est une femme.

ROSERDORF *la retenant.*

Prenez garde ; cette précipitation. . . .

MARIA.

En parlant avec prudence. . . . et pourquoi tout Moscou ne serait-il peuplé que de nos ennemis ? Je veux sortir de mon incertitude.

ROSERDORF *tirant le sabre.*

En ce cas, je vais me tenir prêt à tout événement. Si cet homme est dangereux, votre impatience lui coutera la vie. (*Il se tient un peu en arrière, et prêt à frapper*). Parlez, maintenant.

MARIA *s'approchant et observant Suchanin.*

(*à part.*) Cette taille, ces traits ne me sont pas inconnus. (*haut.*) Pardonnez si j'ose arrêter un instant vos pas....

SUCHANIN.

(*à part.*) Il me semble reconnaître cette voix. (*haut.*) Puis-je vous être bon à quelque chose !

MARIA.

Oui, si ce n'est point abuser de votre complaisance : étrangers, pauvres, sans azile, nous avons vainement cherché....

SUCHANIN.

(*à part.*) C'est elle ! (*haut.*) Pardonnez, mais plus je vous entends, et plus. . . . dites-moi, madame, ne fut-il point un tems où plus favorisé de la fortune ? . . .

MARIA *réservée.*

Pourquoi cette question ?

(*Roserdorf recule un pas et est prêt à frapper*).

SUCHANIN.

Elle ne doit pas faire naître votre défiance, jamais Suchanin ne dut en inspirer.

MARIA *bas à Roserdorf.*

Suchanin !

ROSERDORF *après avoir examiné Suchanin.*

En effet, c'est lui, vous pouvez parler. (*Il remet son sabre dans son fourreau.*)

SUCHANIN.

Mon nom paraît vous causer de la surprise ?

MARIA.

Suchanin ! le compagnon d'armes, l'ami de mon époux !

SUCHANIN.

Il est donc vrai ! vous ! vous, Maria, dans ces lieux ?

MARIA.

Oui, je suis cette Maria qui jadis moins infortunée. . .

SUCHANIN.

Ah ! mille fois heureux le jour où je vous revois, où je puis enfin savoir ce que fait le grand et généreux Ossacow.

MARIA.

Ne cherche point à connaître le destin d'un malheureux pour qui l'existence est un fardeau pénible. Mais, toi, quel est ton sort ? comment te vois-je à Moscou, lorsque je te croyais exilé dans les déserts du Kamschatka !

SUCHANIN.

Je devais en effet y être conduit, des amis ont obtenu ma grace.

MARIA.

Ta grace ! . . ta grace ! . . tu as eu la bassesse de l'accepter. . . c'en est assez, laisse-moi. . .

SUCHANIN.

Arrêtez Maria, daignez m'entendre, et vous me trouverez moins coupable.

MARIA.

Vas, tu n'étais pas digne d'être un Strélitz, tu as craint de partager les maux dont on a su les accabler.

SUCANIN.

Ecoutez-moi, vous dis-je : si nul de nous ne fut demeuré dans Moscou, si tous nous avions été dépouillés, quel appui serait resté à nos frères ? de qui auraient-ils pu attendre des secours ? ces considérations seules ont pu me déterminer à rechercher la faveur du tyran que je déteste.

MARIA.

Est-il vrai, Suchanin ! est-ce bien à tes frères, et non point à ton ambition que tu as fait ce généreux sacrifice ?

SUCHANIN.

Me feriez-vous l'injure d'en douter ? ah ! ne réservez point un tel prix à un dévouement dont vous pourrez bientôt recueillir les fruits les plus doux.

MARIA.

Comment, que veux-tu dire ?

SUCHANIN.

Apprenez qu'après des recherches infinies, je suis enfin parvenu à découvrir la retraite où Pierre avait placé votre fils.

MARIA.

Tu connais sa retraite ! ah ! noble ami ! parle-moi de ce jeune infortuné.

SUCHANIN.

Lorsque Pierre licencia nos cohortes, et condamna nos chefs à l'exil, il craignit sans doute de révolter les esprits par une excès de sévérité : il n'osa tremper ses mains dans le sang des Strélitz ; mais voulant éteindre jusqu'au souvenir de ces braves, il dispersa leurs fils, les fit élever dans l'ignorance de leurs parens, et destinés au service des autels.

MARIA.

O mon Féodor !

SUCHANIN.

Vainement on a tenté de détruire les sentimens qu'il tient de ses ayeux : l'amour des armes et de la gloire enflamme son jeune courage : l'impossibilité seule de se livrer à cette noble passion a pu jusqu'ici tempérer son ardeur.

MARIA, *avec ardeur.*

L'aurais-tu vu ?

SUCHANIN.

Depuis plusieurs semaines, chaque matin je le rencontre, à l'instant où libre de tout exercice, il lui est permis de sortir de sa retraite.

MARIA.

Est-il instruit par toi du nom et des malheurs de sa famille ?

SUCHANIN.

Non, madame : je l'ai seulement préparé à connaître et à taire cet important secret, je me disposais à le lui confier aujourd'hui même, lorsque. . . .

MARIA.

Ainsi tu dois le voir encore ? . . . Ah ! je t'en supplie, hâte-toi de me conduire vers lui.

SUCHANIN.

Impossible, on sait déjà votre arrivée dans Moscou,

on vous cherche peut-être, retournez dans votre asile, et. . . .

MARIA.

Depuis mon arrivée, je n'en ai d'autre que les ruines du vieux fort près des remparts. . . .

SUCHANIN.

Tenez vous y cachée, je n'ose au milieu du jour vous conduire chez moi, mais ce soir j'irai vous chercher. En attendant ce moment, j'essaierai de voir Féodor, de le prévenir, et demain je saurai vous ménager une entrevue....

MARIA.

Demain! . . . ah! . . . proscrite dans cette ville, chaque heure peut être ma dernière, et je mourrais sans embrasser mon fils; je t'en conjure, au nom de l'amitié que tu portas à mon époux, que je revoie mon Féodor. . . . Cette place est écartée, solitaire, promets-moi de l'y conduire.

SUCHANIN.

Cette place! dans un instant un peuple immense va la remplir.

MARIA.

Comment.

SUCHANIN.

Les magistrats veulent placer dans leur salle le buste d'Alexiowitz; pour en faire l'inauguration, ils ont choisi l'anniversaire du jour où Pierre est monté sur le trône. De vils flatteurs ont proposé d'exposer sur toutes les places aux regards du peuple, ce buste qu'ils veulent couronner; ce bloc est disposé pour le recevoir, nous sommes près des ateliers de l'artiste qui l'a fait, à chaque instant je crains de voir arriver les troupes qui doivent l'escorter, et la foule qui les suivra.

MARIA.

Eh bien, je reviens à mon premier projet; conduis-moi où tu dois voir Féodor; vainement tu voudrais t'en défendre, je ne te quitte plus.

(*On entend le canon dans l'éloignement.*)

SUCHANIN.

Déjà! (*à Maria.*) Femme cruelle : c'est ici même, au milieu du grand nombre qui va s'y rassembler, que j'espérais le voir, et par quelques signes l'engager à me suivre. (*Canon , musique plus rapprochée*) Entendez-vous. . . . on approche. . . . gagnez votre retraite.

MARIA.

Ne l'espère point. . . . tu dois le voir ici, dis-tu? suis ton dessein, mais promets de le ramener lorsque la

multitude se sera éloignée. (*Musique.*) Le bruit augmente... presse-toi, ou ton refus me livre à mes bourreaux.

(*Musique, canon.*)

SUCHANIN, *effrayé.*

Les voici.

MARIA.

Eh bien?

SUCHANIN, *de même.*

Vous l'exigez, j'obéis.

MARIA.

Tu le jures?

SUCHANIN.

Foi de Strélitz. (*Musique.*) Hâtez-vous. . . . Hâtez-vous. . . . (*Maria et Roserdorf sortent, Suchanin s'éloigne.*)

SCENE IV.

(Des troupes arrivent. Le peuple entre par toutes les issues. On apporte le buste de Pierre, qu'on place sur le piédestal. On forme autour des danses populaires; on le couronne, et on l'emporte au milieu des acclamations du peuple. Pendant ces mouvemens on voit Suchanin chercher Féodor, et lui faire signe de le suivre. Tous deux sortent avec tout le monde.)

SCENE V.

MARIA, ROSERDORF. (*Ils s'avancent avec précaution.*)

MARIA.

Ils s'éloignent, et sans doute Féodor part avec eux.

ROSERDORF.

Suchanin le ramènera.

MARIA.

Tu l'espère ? . . . . Nous devrons beaucoup à ce Strélitz, mais je ne sais quel pressentiment secret m'empêche de me livrer entièrement à sa foi.

ROSERDORF.

Je pense que vous lui faites injure; il a quelques défauts, sans doute; l'ambition l'a toujours dominé; mais je gagerais ma tête qu'il tiendra la promesse qu'il vous a faite.

MARIA.

Il t'est donc connu?

ROSERDORF.

Il fut vingt ans mon compagnon inséparable.

MARIA,

Et près d'un ami si fidèle tu es demeuré immobile et froid, sans lui parler, sans prononcer un mot.

ROSERDORF.

Trop de maux m'ont accablé : tous les sentimens de la nature me sont maintenant étrangers : le malheur, la perfidie, l'injustice les ont éteints pour jamais dans mon cœur.

MARIA.

Comment prends-tu donc un intérêt si vif à l'infortune qui depuis dix ans poursuit et mon époux et moi ! qui t'a porté à me suivre dans les déserts de la Sibérie ? à exposer tes jours pour les miens ?

ROSERDORF.

La reconnaissance ; je n'existe plus que pour elle. Malheureux, vous m'avez consolé, pauvre, vous m'avez secouru, blessé, vous n'avez point dédaigné de me penser vous-même : en vous consacrant le reste de ma carrière, j'acquitte une partie de ma dette. Mon existence n'est plus à moi, elle est à vous ; mes jours vous appartiennent, ils sont attachés aux vôtres. Tant que vous vivrez, je dois vivre pour vous ; la mort seule en vous frappant peut me relever de mon poste.

MARIA, *lui tend la main.*

Comment reconnaître des soins si précieux ?

ROSERDORF, *lui baisant la main.*

En ne m'en parlant plus et en me permettant de vous les continuer. Voici Suchanin.

SCENE VI.

Les Précédens, SUCHANIN.

SUCHANIN.

Il me suit, il est instruit de tout.

MARIA.

O mon dieu, je te rends grace !

SUCHANIN.

Pendant votre entretien, je vais avec cet homme veiller à votre sûreté.

MARIA.

Vous le connaissez, cet homme est Roserdorf.

SUCHANIN.

Roserdorf ! . . . quoi, mon ami, mon frère ! . . .

ROSERDORF.

D'abord occupons-nous d'eux, plus tard nous parlerons de notre ancienne amitié.

SCÈNE VII.

Les précédens, FEODOR.

FEODOR, *a demi-voix.*

Où est-elle? où est ma mère?

SUCHANIN.

La voici. (*Ils volent dans les bras l'un de l'autre.*)

MARIA.

Féodor!... mon fils!... est-ce bien toi que je presse contre mon sein!

FEODOR.

Vous!... vous, ma mère!

(*Roserdorf et Suchanin observent au fond.*)

MARIA.

Après dix ans d'absence, qu'un tel moment a de charmes!

FEODOR.

Grand dieu!... vous chancelez!

MARIA.

Dissipe tes allarmes.... un regard sur toi, sur notre destinée a froissé mon cœur.... mon émotion va se calmer.... Ah! Féodor, est-ce ainsi que nous devions nous revoir! moi, bannie; toi, orphelin....

FEODOR.

Orphelin!... juste ciel!... mon père?...

MARIA.

Il respire.... pardonne-moi ce mot effrayant. Ton père voit encore le jour, mais....

FEODOR.

Oui, vous avez raison; il est orphelin, celui dont les parens sont bannis... Cependant cette séparation doit-elle être éternelle? ne puis-je me flatter?...

MARIA.

Mon ami, s'il me restait le moindre espoir, je me hâterais de t'en faire part; mais tu ne peux ni ne dois consumer ta jeunesse dans une vaine attente: ton père ne reverra jamais sa patrie.

FEODOR.

Que dites-vous, ô ciel!

MARIA.

Oui, Ossacow doit finir ses jours dans l'infortune; lui-même a perdu toute espérance. Si tu parviens à découvrir mon fils, ma-t-il dit avant notre séparation, dis-lui que jamais il ne me verra libre. On m'a réduit à l'état le plus déplorable, et cette raison suffit pour qu'on regarde comme

dangereux, de rappeller parmi les hommes cet Ossacow si cruellement outragé.

FEODOR.

Eh bien, ma mère, volons auprès de lui.

MARIA.

Qu'y veux-tu chercher ?

FEODOR.

C'est vous qui me faites cette question ! c'est vous qui me demandez ce qu'un fils veut chercher près de son père ?

MARIA.

Tu veux partager sa misère ! mais par cela même tu doublerais ses tourmens ; non, écoute ses ordres. C'est pour te les apporter que j'ai traversé les immenses et les affreux déserts qui nous séparent de lui. Certaine de ton obéissance, je revole dans ses bras pour ne plus m'en séparer.

FEODOR.

Parlez, ma mère, quels sont ses ordres, je suis prêt à les suivre.

MARIA.

En les exécutant, tu peux encore adoucir ses malheurs ; il revit dans toi, le savoir heureux est la seule consolation qu'il puisse espérer sur la terre. Fuis cette ville ingratte, dans laquelle le chemin des honneurs et de la fortune t'est à jamais fermé. Efface de ton souvenir le nom de ta patrie, vas dans une terre étrangère, quelle qu'elle soit, le nom d'Ossacow et le récit de ses malheurs t'y auront dévancé et t'y protégeront.

FEODOR.

Vous voulez que je ne m'occupe que de moi, tandis que mon père. . . .

SCENE VIII.

Les Précédens.

Tandis que Roserdorf et Suchanin se sont réunis un moment, un homme couvert d'un manteau est entré, et s'est approché de Maria, dont il cherche à voir les traits.

MARIA.

Ton père l'exige et ta malheureuse mère t'en conjure, que ta soumission nous prouve que la misère et l'ignominie n'ont pu anéantir nos droits sur le cœur de notre enfant.

(Un second homme, couvert aussi d'un manteau, s'approche du premier, qui lui dit :)

LE 1er. HOMME, *à demi-voix.*

C'est elle !

ROSERDORF.

(Il a quitté Suchanin en appercevant le premier homme, et se trouve derrière lui quand il parle.)

Qui, elle?

MARIA.

Grand dieu!

(Les deux hommes se sauvent par différens côtés.)

SUCHANIN, *qui est descendu.*

Il l'a reconnue!

ROSERDORF.

Il n'en portera pas la nouvelle à son maître.

(Le sabre à la main, il s'élance à la poursuite du premier homme.)

SCENE IX.

Les Précédens, sans Roserdorf et les deux inconnus.

MARIA, *que le bruit a fait retourner.*

Roserdorf! . . . où va-t-il?

SUCHANIN.

Il n'y a pas un instant à perdre, madame, il faut vous séparer.

MARIA, *pressant son fils dans ses bras.*

Nous séparer! ô Féodor!

FEODOR.

Quitter ma mère, à l'instant où elle vient de m'être rendue! jamais!

SUCHANIN.

Jeune homme! veux-tu la conduire à l'échafaud? elle est reconnue, et dans un instant peut-être on l'arrête à nos yeux.

FEODOR.

L'arrêter! et tu m'oses proposer. . . .

SUCHANIN.

Ce que la prudence et la conservation d'une vie aussi précieuse devrait t'avoir inspiré. Maria, pour sa sûreté et la votre, donnez-lui l'exemple d'un sacrifice indispensable.

MARIA.

Mais Roserdorf?

SUCHANIN.

Je le rejoins; dans un instant il sera près de vous.

MARIA.

Et Féodor, où pourrais-je le revoir?

SUCHANIN.

J'y pourvoirai, mais fuyez sans plus attendre.

MARIA.

Adieu ! . . . mon ami. . . . suis les conseils de cet ami respectable, et sois digne de tes ayeux.

FEODOR.

O ma mère ! . . . quoi, seule ?

SUCHANIN.

Il le faut, si tu veux qu'elle échappe aux satellites du tyran. . . . Madame ! . . .

MARIA.

Féodor ! . . . mon Féodor ! . . . le ciel est juste, il me rendra mon fils. (*Elle sort.*)

SCENE X.

SUCHANIN, FEODOR.

FEODOR.

(Il suit de l'œil Maria, et est retenu par Suchanin.)

Et je ne puis la suivre, pour la guider et la protéger si quelques danger la menace !

SUCHANIN.

Il y va de votre vie, et vous exposeriez la sienne ; noble et vaillant Ossacow ! voila donc le prix de tes services ! ton fils est esclave ; ton épouse ne peut, sans exposer ses jours, faire un pas dans la ville qui l'a vu naître ; et toi, seul dans un affreux désert, implorant en vain des secours et la pitié. . . . horrible tableau ! . . . O mon infortuné général ! que ne suis-je ton fils !

FEODOR.

Suchanin ! n'abuse point de mon état. Tu le vois le fils d'Ossacow, tu le vois à tes pieds... Dis-lui ce qu'il doit entreprendre pour sauver son père.

SUCHANIN.

Ce qu'il doit entreprendre ! . . . tout. . . Si j'avais l'honneur d'être né de lui, je chercherais à réunir les Strélitz dispersés, altérés de vengeance ; la foule grossirait à chaque pas. Je me mettrais à leur tête, et, le fer à la main, j'irais sauver mon père.

FEODOR.

Où les rencontrer ces vaillains soldats ?

SUCHANIN.

Ils errent aux environs de Moscou, en peu d'heures dix mille d'entre eux peuvent être rassemblés, et tous les Russes qui aiment leur patrie, se rallieront sous leurs bannières. (*Il observe autour de lui.*) Enfin. . . . il est tems de parler plus clairement. . . . (*à demi-bas.*) Dès

long-tems ils ont formé le dessein de punir le tyran qui opprime leur patrie. Leur plus vif désir serait de voir un Ossacow au milieu d'eux, ils regardent ce nom comme un garant de la victoire. Les plus habiles de nos chefs sont en cette ville, nous nous sommes concertés, nos plans sont dressés, et déjà tu les connaitrais, si dès nos premiers entretiens, tu m'avais inspiré assez de confiance pour m'ouvrir entièrement à toi.

FEODOR.

Alors je m'ignorais encore. . . .

SUCHANIN.

Le vif intérêt que tu as pris au destin de ton père me décide enfin. Si cet intérêt est réel, viens et bientôt nous serons tous vengés. Si je me suis trompé sur toi, donne-moi ta main comme gage de ton silence, et jamais tu ne reverra Suchanin.

FEODOR.

Ami ! la voilà cette main, et avec elle l'assurance que je suis prêt à sacrifier ma vie pour une aussi juste cause ; les dangers de ma mère, tes projets ont éveillé mon courage. Tu connaitras bientôt si je suis digne de mes ayeux ; viens, guide mes pas, et qu'à l'instant même. . .

SUCHANIN.

Arrête ! cette ardeur imprudente serait plus dangereuse qu'utile. Ce soir tu me retrouveras ici : si tu es toujours le même, je te conduirai au milieu de nos amis. A la faveur du tumulte de la fête, ils pourront, sans faire naître le soupçon, se rassembler chez moi ; j'aurais soin de les prévenir sur tes sentimens. Si le hazard te faisait rejoindre ta mère, ne l'instruis de rien ; ses réflexions, ses allarmes nous causeraient plus d'embarras que le Czar ne peut nous en donner avec ses défenseurs. Nous exigeons ta discrétion, pour première preuve que tu es digne de nous seconder.

FEODOR.

Comptez sur moi.

SUCHANIN.

Les effets parleront. Adieu, il serait imprudent de nous laisser voir ensemble.

FEODOR.

A ce soir ! dis à tes compagnons, qui sont aussi les miens, que le fils d'Ossacow ne forme plus qu'un souhait : ou mourir, ou sauver son père ! (*Il sort.*)

SCENE XI.

SUCHANIN, *seul, il suit de l'œil Féodor.*

Le voilà tel que je le desirais : que le nom d'Ossacow, le courage de son fils, et les efforts des Strélitz se réunissent pour seconder mes desseins et en assurer le succès. Si Ivanowitz était ensuite assez ingrat, pour oublier que c'est moins à son nom qu'à mes efforts qu'il doit le sceptre et la couronne, s'il oubliait les promesses qu'il me fit dans l'humble retraite qu'il ne doit quitter qu'à ma voix. . . la main qui aura su précipiter Pierre du trône des Czars, saura bien aussi briser le faible instrument dont elle se sera servie ? . . . qui vient si précipitament ? . . . c'est Roserdorf. (*Il s'éloigne un peu.*)

SCENE XII.

SUCHANIN, ROSERDORF.

ROSERDORF, accourant et cherchant de l'œil avec rapidité. Il a le sabre à la main.

Mort et enfer ! ils ne sont plus ici.

SUCHANIN, *approchant.*

(*Haut.*) Qu'as-tu Roserdorf ; qu'est-il arrivé !

ROSERDORF, *le prenant par la main.*

Te voilà ! . . . viens.

SUCHANIN.

Comment ?

ROSERDORF

Suis-moi, te dis-je, Maria vient d'être arrêtée.

SUCHANIN,

Maria !

ROSERDORF.

En revenant de poursuivre le traître, que je n'ai pu atteindre, un autre de ces lâches, passant rapidement à mes côtés, et me prenant sans doute pour un des siens, m'a crié qu'une escouade emmenait notre amie.

SUCHANIN.

Ciel !

ROSERDORF.

Les plaintes sont superflues ; courons : en prenant ce détour, nous les devancerons.

SUCHANIN.

Insensé ! tu crois pouvoir seul t'opposer aux satellites qui l'entraînent ?

ROSERDORF.

Notre devoir est de mourir à ses pieds, si nous ne pouvons la sauver.

SUCHANIN *le prenant par la main, et à demi-voix.*

Notre devoir est de rendre à-la-fois à Ossacow son épouse, son fils, sa fortune, et j'en ai les moyens.

ROSERDORF.

Toi!

SUCHANIN.

Moi!.... Si tu veux les connaître, assure-moi seulement que tu es prêt à tout sacrifier pour sauver tes amis.

ROSERDORF.

Tout, jusqu'à mon existence. Je le jure, et tu sais si l'on doit croire à mes sermens.

SUCHANIN.

Eh bien! apprends qu'un parti nombreux se dispose à délivrer la Russie du joug sous lequel elle gémit; j'ai l'honneur d'être un des chefs de cette glorieuse entreprise; les Strélitz ont tous juré de nous servir; d'autres bras s'arment à notre voix, et dès cette nuit peut-être...

ROSERDORF.

Quoi!... tu conspires contre ton maître?

SUCHANIN.

Dis contre mon tyran, l'oppresseur de ma patrie, l'ennemi des Moscovites.

ROSERDORF.

Il est leur souverain légitime.

SUCHANIN.

Chaque jour il foule aux pieds leurs loix et leurs usages, il renverse, il change, il détruit.

ROSERDORF.

Homme, il peut errer; Czar, il ne peut vouloir que le bonheur de ses peuples.

SUCHANIN.

Est-ce pour assurer ce bonheur, qu'il a dissipé nos cohortes, condamné à l'exil le plus rigoureux tous les hommes dont la Russie s'énorgueillissait? N'eussai-je à nommer que le vertueux Ossacow.

ROSERDORF.

Ah!

SUCHANIN.

Et Maria, dis-moi, les Moscovites seront-ils plus heureux, en voyant dès demain peut-être le sang de cette infortunée rougir le fer d'un bourreau.

ROSERDORF.

Arrête, Suchanin!

SUCHANIN.

Vas, cesse d'écouter un ridicule prejugé ; songe au péril qui me tace tes amis ; et rappellant ce courage indompté, dont je t'ai vu donner tant de marques éclatantes, joins tes efforts aux nôtres, pour obtenir enfin et justice et vengeance.

ROSERDORF *réfléchissant*

Roserdorf un lâche conspirateur !... non.... jamais....

SUCHANIN.

Tu hésites ?

ROSERDORF *de même.*

Mais. . . . qu'est-ce qu'un conspirateur? rien autre qu'un monstre, qui ne marche que dans les ténèbres, qui n'ose frapper que dans l'ombre, quand son ennemi sommeille... Pourquoi ne.... Ah !... le trahir.... profiter.... non.... c'est une bassesse !

SUCHANIN.

Roserdorf !

ROSERDORF *de même.*

Cependant... s'il n'est aucun autre moyen...

SUCHANIN.

Roserdorf !

ROSERDORF.

Affreuse extrêmité !

SUCHANIN *s'approchant de lui.*

Ne veux-tu plus me répondre ?

ROSERDORF.

Je. . . . je me consulte.

SUCHANIN.

Roserdorf le devrait-il, lorsqu'il n'est devant lui que le chemin de l'honneur, et celui de la honte ?

ROSERDORF *secouant la tête.*

Hem ! . . .

SUCHANIN.

Peux-tu balancer un instant entre le crime et la vertu ?

ROSERDORF *frappé et le fixant.*

Entre ? . . .

SUCHANIN.

Vois d'un côté l'innocence injustement sacrifiée, de l'autre l'orgeuil, la cruauté, je dirai plus, la scélératesse.

ROSERDORF *de même, et fortement.*

Oui. . . la scélératesse. . . tu viens de me convaincre. . . on doit en effet sacrifier le crime à la vertu... ta main... Maria est sauvée.

SUCHANIN.

Ainsi, tu te détermines ? . . .

ROSERDORF

A faire ce dont la seule pensée m'eut fait rougir il y a quelques minutes.

SUCHANIN *lui tendant la main.*

Je puis compter ?

ROSERDORF.

Sur ma promesse. . . . Maria est sauvée !

SUCHANIN *l'embrassant.*

Mon cher Roserdorf ! . . . A ce soir donc. Plusieurs de mes amis se rassemblent chez moi, pour y pénétrer, n'oublie point ces mots. (*Il les lui dit bas*). Tu connaîtras nos moyens, tu recevras un emploi, et demain sans doute nous serons tous au comble de nos vœux.

ROSERDORF *appuyant.*

Oui, demain nous verrons la vertu triompher aux dépens de la perversité ! (*Ils sortent*).

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(Le Théâtre représente le palais du Czar. Au fond les portes sont ouvertes; des soldats les gardent. Au-delà, on apperçoit des courtisans se promener. Plusieurs officiers sont groupés au milieu de la scène. Une porte à droite est ouverte, on y voit aussi des gardes ; Catherine et Menzicoff occupent l'autre côté, et parlent bas. Un instant après le lever du rideau, les gardes près du cabinet portent subitement les armes Le groupe d'officiers s'ouvre; chacun d'eux reste immobile, la tête découverte et les regards fixés vers la porte. Catherine et Menzicoff avançent un pas.)

SCENE II.

Les Précédens, PIERRE, Un Officier.

(Pierre sort du cabinet suivi d'un officier-général, qui distribue des ordres aux autres officiers, et s'éloigne après eux, sur un geste du Czar. Celui-ci, prêt de rentrer, apperçoit Catherine, et s'avance vers elle.)

PIERRE.

Vous ici, princesse ? et toi, Menzicoff ?

CATHERINE.

Quand tous les ordres de l'état se disposent à venir célébrer l'anniversaire d'un jour à jamais mémorable dans

nos annales, de celui où Pierre Alexiowitz monta sur le trône, j'ai desiré que mes vœux fussent les premiers présentés à mon auguste époux.

PIERRE *l'embrasse.*

Ils me sont mille fois plus precieux que les démonstrations interessées de la basse flaterie. . . cher Menzicoff ! (*Il lui tend la main*). Je ne te confonds point avec cette foule de courtisans : tu es plus l'ami que le ministre de ton maître. (*Menzicoff lui baise la main*). Que tiens-tu ? le rapport.

MENZICOFF.

J'ai l'honneur de le présenter à Votre Majesté.

PIERRE *prend le papier sans l'ouvrir.*

Tous mes ordres ont eté exécute ?

MENZICOFF.

Tous.

PIERRE, *il les fixe.*

Mes seuls, mes vrais amis, répondez avec franchise : croyez-vous que les moyens que j'emploie, soient les plus certains pour élever mon empire au rang que la nature semble lui avoir destiné?

MENZICOFF.

Si le ciel accorde à Votre Majesté le tems nécessaire pour accomplir ses nobles et vastes dessins, la Russie parviendra au plus haut degré de gloire et de bonheur.

CATHERINE.

Je le pense ainsi que Menzicoff.

PIERRE.

Pourquoi donc multiplie-t-on les obstacles sur mes pas? pourquoi ne trouvai-je qu'amertume et chagrin pour prix de mes pénibles travaux?

MENZICOFF.

C'est que le peuple ne connait jamais ses véritables intérêts ; c'est qu'il faut souvent même employer la force pour le contraindre à devenir heureux.

CATHERNE, *souriant.*

Si les hommes devenaient également justes et sages, ils n'auraient plus besoin d'être gouvernés.

PIERRE.

Puisse le ciel opérer ce miracle ! le plus beau jour de ma vie serait celui où je descendrais de mon trône, pour aller au milieu de la foule prendre part au bonheur general.... Mais, voyons le rapport. (*Il lit et s'échauffe par degré*) Quoi !.. les Strélitz.

MENZICOFF.

On a remarqué des mouvemens, des rassemblemens secrets,

PIERRE, *lisant.*

Maria Ossacow à Moscou ! où l'a-t-on conduite ?

MENZICOFF.

Elle est dans une salle du palais. Dès hier, je fus instruit de son arrivée ; j'ai donné des ordres, et ce matin on s'est emparé d'elle.

PIERRE, *plus en colère.*

Maria dans cette ville, malgré ma défense et la mort qui l'attend.

MENZICOFF.

Suivant toute apparence, son retour était attendu par les Strélitz, que je soupçonne méditer une nouvelle révolte.

PIERRE, *emporté.*

Pour la quatrième fois !... où sont les conspirateurs ? conduis-moi au milieu d'eux, je veux...

MENZICOFF, *cherchant à l'appaiser.*

Que Votre Majesté daigne se calmer, je n'ai point encore de certitude, mais....

CATHERINE, *voulant aussi détourner l'attention de Pierre.*

Sir, l'arrivée de Maria peut être un événement fort simple, et sans....

PIERRE, *marchant avec agitation.*

C'est donc pour des ingrats que je sacrifie ma vie et mon repos !... Si je passais mes jours dans la molesse et l'inactivité, si j'abandonnais les rènes de l'état à qui voudrait s'en saisir, ah ! sans doute je serais adoré !... et... pourquoi ne tiendrais-je pas cette conduite ?.... Qu'ont fait mes prédécesseurs ? ils signaient quelques ukases, s'occupaient par fois un moment à parler des intérêts de l'empire ; s'entouraient de flatteurs qui s'empressaient de caresser leurs caprices. Pourquoi ne pas les imiter ? ils étaient Czars tout aussi bien que moi.

CATHERINE.

Ils ne furent point créateurs d'un grand peuple, d'une puissante monarchie.

MENZICOFF.

Ils ne furent point généralement aimés et admirés.

PIERRE.

Aimé ! si je l'étais en effet, les Strélitz oseraient-ils, pour la quatrième fois, attenter à mes jours ?

CATHERINE.

Jugerez-vous du plus grand nombre, par les sentimens de quelques factieux ?

PIERRE.

Le plus grand nombre me hait, parce que je l'arrache à l'assoupissement auquel, depuis si long-tems, il s'abandonne

avec complaisance, dont les papes et les nobles voudraient prolonger la durée, car le réveil blesse leurs intérêts.

CATHERINE.

Si tous les Russes ne sont point encore assez éclairés pour apprécier vos travaux, croyez que bientôt....

PIERRE.

Oui, après ma mort, lorsque plus civilisés et plus instruits, ils seront montés au rang des premières puissances de l'Europe, ils reconnaîtront, ils sentiront tout ce que Pierre aura fait pour eux, mais jusque-là... (*à Menzicoff.*) Fais venir Maria.

MENZICOFF.

Un vieux Strélitz est aussi entre les mains de vos gardes, il s'est présenté, il veut, dit-il, vous instruire d'un secret important.

PIERRE.

Fais venir Maria. (*Menzicoff sort.*)

SCENE III.

PIERRE, CATHERINE.

PIERRE.

Je l'ai répété cent fois, ces traitres ne m'accorderont pas un instant de repos.

CATHERINE.

Pouvait-on attendre autre chose d'un corps qui, depuis long-tems, dictait des loix à ses empereurs, et que vous fites rentrer dans le néant.

PIERRE.

Quelle noble entreprise aurais-je pu former pour la gloire de mon peuple, si, faible pacha, je m'étais laissé gouverner par ces nouveau janisaires?

CATHERINE.

Accoutumés, il est vrai, à s'entendre nommer les premières troupes de l'empire, rien n'égalait leur orgeuil.

PIERRE.

Ils étaient braves, sans doute, mais fiers, indociles; et la force d'une armée consiste autant dans la discipline que dans son courage. Je saurai les vaincre, ces audacieux rebelles; ils apprendront que leur maître n'est point un homme faible, qui n'ose parler que du fond de son palais, et défendu par une garde nombreuse.

CATHERINE.

Au nom du ciel, seigneur! . . .

PIERRE.

Quoi ?

CATHERINE.

Vous n'exposerez point des jours si précieux.

PIERRE.

Ce n'est qu'en les hazardant que je puis faire honorer le Czar. Il est plus digne de pitié que de respect celui qui n'est le premier de son empire que par son nom et le faste qui l'entoure. Les Strélitz ont du courage, le mien seul peut les subjuguer.

CATHERINE.

Ce sont des furieux, altérés de sang, pour qui la vie n'est rien, que pouvez-vous leur opposer ?

PIERRE.

Moi ! mais apprenez une nouvelle faiblesse que j'aurai sans doute à me reprocher. Depuis plus d'un mois j'ai écrit en Sibérie qu'on rendit la liberté à Ossacow, ce chef révéré des factieux.

CATHERINE.

Quel motif ? . . .

PIERRE.

Dans toutes ses dépêches, le commandant me parlait en sa faveur. Soumis et résigné il ne conservait pas, disait-il, le plus faible espoir d'obtenir sa liberté, et ce fut ce qui me décida à la lui rendre ; il pouvait me croire ou timide ou cruel, et nul homme ne doit avoir cette opinion de Pierre Alexiovitz.

CATHERINE.

Si ce chef revient, l'arrivée de son épouse et les projets des séditieux pourraient en effet. . . .

PIERRE.

Oui. . . il semble que ces événemens tiennent l'un à l'autre, cependant cela ne saurait être. Nul homme à Moscou ne peut savoir ce que j'ai fait pour Ossacow ; moi-même je ne dois apprendre qu'aujourd'hui si mes ordres ont été exécutés, et quel chemin il a pris. . . . . au surplus le tems nous instruira ; paraissons ne rien savoir, que l'emploi de cette journée demeure tel qu'il a été réglé. Allez princesse, allez rejoindre votre Cour.

CATHERINE.

Votre Majesté me promet de ne point exposer sa personne auguste ?

PIERRE.

Je te promets de la faire respecter. (*Elle veut lui baiser la main, il l'embrasse de nouveau ; elle sort.*)

SCENE IV.

PIERRE, *seul, il se promène, les bras croisés.*

Non. . . non. . . je ne me servirai point de secours étrangers pour dissiper ce nouvel orage.

SCENE V.

PIERRE, MENZICOFF, MARIA.

MENZICOFF.

On amène Maria.

PIERRE.

Laisse-nous. (*Menzicoff s'éloigne au-delà des portes, Maria reste au fond.*)

SCENE VI.

PIERRE, MARIA.

PIERRE, *sévère et l'observant.*

Approche, Maria. . . quel motif t'a conduite à Moscou.

MARIA.

Le désir de voir mon fils.

PIERRE.

Et pour satisfaire ce désir, tu n'as pas craint d'exposer tes jours.

MARIA.

Votre majesté en a tellement avili le prix, que dans l'excès même de ma misère, je n'ai rien de moins précieux.

PIERRE.

Croyais-tu demeurer inconnue, ou comptais-tu sur ma clémence.

MARIA.

Je croyais demeurer inconnue.

PIERRE.

Comment pouvais-tu l'espérer dans cette ville que tu as si souvent parcourue, et dans laquelle ton indiscrétion s'est permis les éclats qui ont provoqué ton arrêt.

MARIA.

Vos soldats étrangers ne connaissent point mes traits, et aucun Russe ne m'aurait trahie.

PIERRE.

Tu le crois? . . . Toujours le même orgeuil, toujours

la même confiance dans l'amour que le peuple vous portait autrefois. C'est cette confiance qui vous donnait la hardiesse punissable de blâmer si hautement les actions de votre maître.

MARIA.

Celui qu'on opprime a quelques droits de se plaindre.

PIERRE, *cherchant à se contenir.*

Ma conduite vous paraît donc à tous bien injuste?

MARIA.

Oui, bien injuste.

PIERRE, *prêt à s'emporter.*

Maria! ne sais-tu point où peut te conduire ton audace?

MARIA.

A l'échafaut.

PIERRE, *la fixant et bien amèrement.*

Ah! . . Les Strélitz sont encore nombreux et puissans.

MARIA.

Cette raillerie amère est indigne du Czar.

PIERRE, *s'emportant.*

Une raillerie! . . tu sais que c'est une vérité, et sur laquelle se fondent tes espérances.

MARIA, *levant les yeux au ciel.*

Des espérances!

PIERRE.

Tu en conserve de criminelles.

MARIA.

Moi?

PIERRE.

J'en suis instruit.

MARIA.

O Czar! pourquoi me faire plus coupable que je ne le suis en effet? ces soins sont superflus: par mon entrée seule en cette ville, ma tête appartient à tes boureaux.

PIERRE, *se contenant davantage.*

Je le sais. (*la fixant et reprenant son amertume.*) Cependant si je fais exécuter mon arrêt, ne dois-je point craindre de voir les redoutables Strélitz essayer de m'en punir.

MARIA, *se contraignant pour ne point parler.*

Ah!

PIERRE, *de même.*

Tu n'ose exprimer ta pensée, Maria? parles!

MARIE, *de même.*

Parler!

PIERRE, *plus fort.*

Je l'exige. (*Le geste de Maria exprime un sentiment d'in-*

dignation, qu'elle cherche à étouffer.) *Plus fort encore.* Je l'ordonne.

MARIA, *ne pouvant plus se contenir.*

Tu l'ordonnes! tu veux que je mérite l'arrêt qui me condamne, tu provoque la vérité, eh! bien, je vais la dire. . . . Un tyran seul peut se jouer de la victime dans le sang de laquelle il est prêt de s'abreuver. (*Pierre fait un geste menaçant et terrible.*) Qui a fait naître dans ton sein cette haine contre le nom d'Ossacow? Jamais encore on n'y avait joint une épithète outrageante. Tu as détruit ma famille, tu as versé avec profusion tous les maux sur nos têtes; des tigres même frémiraient à l'aspect des souffrances de mon époux, et de celles qui déchirent mon cœur. Tu es notre souverain, notre juge; nous n'avons pour nous défendre contre toi que les loix de l'humanité et les droits de la nature, seules barrières que la divinité ait posées entre le despote et ses esclaves; si tu veux les franchir, pourquoi feindre de revêtir le manteau de la justice? approche ouvertement le poignard à la main, et massacre à-la-fois, moi, mon époux, (*elle pleure*) et mon malheureux fils.

PIERRE *bien sombre.*

Maria!

MARIA *pleurant.*

Mon fils, mon Féodor!

PIERRE *de même.*

Eh bien!

MARIA, *avec l'abandon du désespoir.*

Est-il coupable, parce que je suis sa mère? (*à genoux.*) O Czar! tu me vois à tes pieds; contente-toi de mon sang, et daigne épargner cette innocente victime.

PIERRE *brusque et sombre.*

Qu'il vienne. (*Maria se relève effrayée. Pierre fait à Menzicoff le signe d'avancer.*)

SCENE VII.

Les Précédens, MENZICOFF.

PIERRE *à Menzicoff.*

Qu'on amène Féodor.

MARIA *avec effroi, et arrêtant Menzicoff.*

Arrêtez..... Qu'ordonne-tu, barbare?

PIERRE *de même.*

(*à Menzicoff*) Eh bien, demeure. (*a Maria.*) C'est toi que je charge de le conduire ici.

MARIA *de même.*

Le conduire !... pour le rendre témoin de mon supplice!.. Ah! cet affreux spectacle!.. Dieu! grand Dieu!...

PIERRE *emporté.*

Cette femme! (*sans éclat, mais sombre.*) Sors, et si tu ne veux pas m'amener ton fils, dispose de ton sort et du sien, comme tu le jugeras convenable. (*Maria le fixe avec égarement. Il poursuit à Menzicoff.* Maria Ossacow est libre.

MARIA *égarée.*

Libre!

PIERRE.

Que sans nul obstacle elle puisse se rendre partout où elle voudra.

MARIA *de même.*

L'ai-je bien entendu! suis-je effectivement libre?

PIERRE.

Sors pour t'en assurer.

MARIA *avec ardaur.*

Et Feodor?

PIERRE *écrit un mot et le lui donne.*

Avec cet ordre on lui permettra de te suivre.

MARIA.

Et mon époux?

PIERRE.

Ton!... c'en est assez.... vas.

MARIA.

Assez pour votre Majesté, mais non pour moi, qui suis privée de tout... avant de hazarder une prière, souffrez qu'à vos genoux je confesse le seul crime dont je me sois rendue coupable.

PIERRE, *vivement et attentif.*

Eh bien?

MARIA.

J'ai cru le Czar inexorable, altéré de sang et de vengeance.... il ne l'est point.

PIERRE, *ému, et la relevant.*

Il ne le fut jamais.

MARIA.

Non, jamais!..il me rend la liberté à l'instant où je croyais marcher à la mort, quelle espérance cet excès de bonté ne peut-il pas me laisser concevoir... loin de moi le souvenir de mes malheurs, et de ma profonde misère...

PIERRE, *au mot de misère s'écrie.*

Ah! (*Il fixe les vêtemens de Maria, lève les yeux au*

ciel.) Vas, et hâte-toi de m'amener ton fils. (*Elle baise ses mains avec ardeur.*) Qu'elle sorte par cette issue dérobée. (*Menzicoff la guide.*)

SCENE VIII.

PIERRE, *encore ému.*

Cette famille a peut-être été punie avec trop de sévérité ; je veux l'en dédommager dans Féodor, je veux... (*à Menzicoff qui rentre.*) Eh bien ?

SCENE IX.

PIERRE, MENZICOFF.

MENZICOFF.

Elle s'éloigne en bénissant votre Majesté ; ses pleurs paraissent vous avoir ému?

PIERRE.

Si elle n'eût employé que cette arme. . . . mais elle a su m'offrir des vérités dont je lui dois le prix. Pourquoi cette foule dans les appartemens.

MENZICOFF.

L'auguste Catherine l'a dit à votre majesté : tous les ordres de l'état desirent célebrer l'anniversaire de votre avénement au trône, et vous renouveller leurs hommages.

PIERRE *vivement.*

Qu'ils viennent.

MENZICOFF.

Je prends la liberté de vous rappeller, qu'un vieux Strélitz est entre les mains de vos gardes, et veut, dit-il, vous instruire d'un secret important.

PIERRE.

Nous l'entendrons après, fais entrer.

SCENE X.

Les Précédens, CATHERINE, Peuple et Courtisans, qui restent en arrière.

CATHERINE *à leur tête.*

Digne souverain d'un grand peuple, tu vois à tes pieds, non des sujets, mais des fils reconnaissans. Ils ne se bornent point à présenter de vains hommages à leur Empereur ; ils y joignent encore des actions de grace pour tes soins multipliés, tes travaux sans nombre consacrés à leur

bonheur, et des vœux ardens pour la conversation du plus tendre des pères.

PIERRE.

Ils savent m'apprécier, s'ils croyent que mes veilles n'ont d'autre but que leur félicité et la gloire de cet Empire : qu'ils viennent près de moi : un souverain n'est jamais plus grand qu'entouré de ses sujets.

(Menzicoff, par un geste respectueux, invite Pierre à monter sur le trône. Celui-ci y conduit Catherine. Cérémonie, etc. Après la fête, il se fait un grand mouvément à la porte. Les sentinelles veulent s'opposer au passage de Roserdorf, qui, échapé à ses gardes, se précipite à travers la foule, et vient se jeter aux pieds du Czar.)

SCENE XI.

Les Précédens, ROSERDORF.

ROSERDORF *se débattant.*

Je veux parler à l'Empereur.

PIERRE.

Qu'est-ce ?

ROSERDORF.

Grace ! grace !

PIERRE.

Que veux-tu ? qui es-tu ?

ROSERDORF.

Je suis un Strélitz et viens solliciter une grace. Si j'avais pu l'acheter au prix de mon sang, Pierre Alexiowitz, ne me verrait point à ses pieds.

PIERRE.

Insolent !

ROSERDORF.

Oui, je sais que la fierté joint à la faiblesse, s'appelle ici de l'insolence.

PIERRE.

Au fait.

ROSERDORF.

J'ai un secret important à révéler à votre majesté, mais avant de parler, il me faut la promesse qu'on ne me refusera point le prix que j'attache à cette révélation.

PIERRE.

Tu oses me faire des conditions, me prescrire. . .

ROSERDORF.

Je ne prescris rien, je demande.

PIERRE.

Et si je te contrains à parler.

ROSERDORF.

Me contraindre ! . . tu le sais, lorsque mes compagnons et moi nous marchions sous tes drapeaux, cent bouches à feu vomissant la mort au milieu de nous, n'ont jamais su nous obliger au plus léger mouvement : penses-tu qu'une simple hâche levée sur ma tête puisse m'intimider davantage ?

PIERRE *emporté.*

Audacieux, je. . . .

ROSERDORF.

Ne te livres point à la colère, elle est aveugle et nous égare : le marché que je viens te proposer n'est avantageux que pour toi seul, car après avoir parlé, je te supplirai de me faire donner la mort pour m'épargner un suicide. Czar ! l'action à laquelle je me suis décidé serait infâme, si elle n'était sublime.

MENZICOFF.

Ce malheureux a perdu la raison.

ROSERDORF.

Il ne m'en reste qu'autant qu'il m'en faut pour mettre fin à mon entreprise. (*à Pierre*). Hâte toi. . . . dans un quart-d'heure il sera peut-être trop tard.

PIERRE *emporté.*

Trop tard ! (*plus calme*). Sachons la grace que tu implores.

ROSERDORF.

Je ne veux ni de l'or ni des emplois, ce que je demande est un acte de justice, que l'on ne devrait pas même avoir à solliciter de la toute puissance, si de nos jours. . .

MENZICOFF.

Imprudent ! . . pardon, sire, mais la brutale insolence de ce malheureux. . . .

PIERRE *souriant.*

Laisse. (*à Roserdorf*). Je t'accorde ta démande, parles.

ROSERDORF.

Je compte sur votre parole : mais, sire, je ne puis découvrir mon secret qu'à vous seul.

(Pierre fait signe à tout le monde de se retirer.)

MENZICOFF.

Sire songez. . . .

PIERRE.

Quoi ?

MENZICOFF

Cet homme est un Strélitz.

ROSERDORF.

C'est nommer un honnête homme ; éloigne-toi, le Czar l'ordonne.

PIERRE, *souriant.*

Oui, mon ami, je l'ordonne.

(*Il fait un nouveau geste, tout le monde sort.*)

SCENE XII.

PIERRE, ROSERDORF.

PIERRE.

Nous voilà seuls, parle.

ROSERDORF, *soupirant.*

Oui, je vais tenir ma promesse. . . o mon dieu pardonne-moi l'action odieuse dont je suis prêt à me souiller; tu connais mes motifs!

PIERRE.

Eh bien?

ROSERDORF, *après un effort pour parler.*

Des Strélitz conspirent contre toi.

PIERRE *le fixe d'abord en silence, puis dit avec mépris.*

Et c'est un Strélitz qui vient m'en instruire?

ROSERDORF.

Ne les confond pas tous avec certains factieux, qui en veulent à tes jours; les véritable Strélitz aiment leur prince et ne sont point des assassins; mais tu as raison, le métier que je fais est bien vil; le motif seul peut me justifier.

PIERRE, *froid.*

Après.

ROSERDORF.

Les plans sont dressés, les mesures sont prises, et cette nuit peut-être, tu auras vécu.

PIERRE.

Cette nuit?

ROSERDORF.

Cette nuit même, plusieurs des chefs se réunissent ce soir chez le plus courageux, pour arrêter l'instant précis où l'on doit éclater.

PIERRE.

Et le nom de ce chef?

ROSERDORF.

C'est. . . . ah! . . .

PIERRE.

Enfin?

ROSERDORF, *après un effort pour parler.*

. . . Si vous pouviez sentir tout ce qu'il m'en coûte pour prononcer. . . . (*Il essuie une larme.*) Il y a plus de trente ans que je n'avais pleuré. . . je ne me croyais pas si faible.

PIERRE.

Achèveras-tu?

ROSERDORF, *avec effort.*

Ce chef. . . c'est Suchanin.

PIERRE.

Et les autres?

ROSERDORF.

J'ignore leurs noms; mais je te l'ai dit : au déclin du jour, ils s'assemblent chez Suchnnin. Pour voiler leurs démarches, il donne une grande fête. Au fond de ses jardins, dans un endroit isolé est une vaste salle disposée pour recevoir les conjurés, qui, à la faveur de la foule et du tumulte s'y rendront sans être remarqués. le mot d'ordre pour y entrer, est. . . (*Il le lui dit bas.*)

PIERRE.

Comment es-tu si bien instruit?

ROSERDORF.

Suchanin lui-même m'a tout appris, en m'invitant de me joindre à lui.

PIERRE, *les bras croisés et réfléchissant.*

Ainsi, cette nuit. . . .

ROSERDORF.

J'ai tout dit; la fidélité, l'honneur, la reconnaissance ont fait de moi un vil dénonciateur; vous ne me refuserez point une récompense achetée à si haut prix.

PIERRE, *froid et méprisant.*

Tu as tenu ta promesse, il est juste que je remplisse la mienne.

ROSERDORF.

Accordez-moi donc la liberté de Maria Ossacow.

PIERRE, *étonné.*

De Maria?

ROSERDORF.

Oui, ma généreuse protectrice, l'épouse de mon général, mon bienfaiteur et mon ami; il l'a confiée à mes soins, et en le quittant, j'ai juré de la ramener dans ses bras.

PIERRE.

Est-ce là tout ce que tu exiges?

ROSERDORF.

Tout.

PIERRE.

Cherches un autre prix, je ne puis avec celui-là m'acquitter envers toi.

ROSERDORF, *effrayé.*

Grand dieu. . . qu'ai-je entendu!

PIERRE, *sévère.*

Maria Ossacow est libre.

ROSERDORF, *surpris.*

Libre?

PIERRE, *de même.*

Et dans ce moment, elle est dans les bras de son fils.

ROSERDORF.

Ah! malheureux que je suis!

PIERRE.

Que dis-tu?

ROSERDORF.

C'est donc inutilement que je me suis avili!

PIERRE.

Te repentirais-tu d'avoir sauvé ton maître.

ROSERDORF.

Non, Suchanin et ses complices sont des scélérats, je t'ai sauvé de leur fureur, j'ai fait mon devoir.

PIERRE.

Pourquoi donc ces regrets?

ROSERDORF.

Eh n'avais-je pas cent moyens pour le remplir, ce devoir sacré? ne pouvais-je pas te faire prévenir du danger, sans te nommer les coupables? en les menaçant de tout découvrir, ne pouvais-je pas intimider les conspirateurs, et les forcer d'abandonner leurs funestes dessins? je ne me dégradais point à mes propres yeux, en trahissant un secret confié à ma foi; je ne livrais point au supplice des hommes coupables sans doute, mais que la réflexion et le repentir pouvaient encore rendre à la vertu.... Ah!... je suis un misérable....

PIERRE, *appelant.*

Gardes!

SCENE XIII.

Les précédens, un OFFICIER, gardes.

PIERRE.

Veillez sur cet homme, sa tête me répondra de la vérité de son récit.

ROSERDORF.

Plut au ciel que ce fût une imposture ! crois que je donnerais mon sang pour épargner le tien : c'est ainsi qu'a toujours pensé Roserdorf ; et son malheureux général si cruellement ment persécuté par toi, n'a jamais cessé de partager ses sentimens. Quoique tu ordonnes de mon sort, je bénirai tes coups, si ton arrêt me délivre d'une existence que ma dernière action me rendra désormais trop difficile à supporter. (*on l'emmène*).

SCENE XIV.

PIERRE, *seul.*

Serai-je toujours ainsi méconnu, haï du plus grand nombre de mes sujets ; moi qui ne respire que pour travailler à leur bonheur !... Quelle est donc la punition des tyrans, et quelle sera ma récompense ?

SCENE XV.

PIERRE, MENZICOFF.

MENZICOFF.

Un courriér apporte cette dépêche.

PIERRE.

Ah, ah ! du commandant de Tobolks. (*il lit*)

« Peu d'instans après avoir reçu sa liberté, Ossacow a » pris en toute hâte le chemin de Moscou. Il ne serait » point étonnant qu'il y arrivât aussitôt l'avis que vous donne » de son départ le plus humble, etc. »

Fais, ordonnes à tous les officiers qui commandent aux portes de la ville, d'examiner avec la plus scrupuleuse exactitude tous ceux qui entreront. Si Ossacow paraît, qu'on le saisisse ; si des Strélitz se présentent, qu'ils soient arrêtés ; que le conseil de guerre s'assemble, que toutes les troupes prennent les armes, que quatre compagnies de mes gardes se tiennent prêtes à envelopper la maison de Sa Majesté quand j'en donnerai l'ordre ; vas et ne perds pas un instant.

(*Menzicoff sort.*)

SCENE XXI.

PIERRE *seul.*

Que l'on me taxe ou non de témérité, c'est une résolution prise, et je remets mon sort aux mains du Tout-

Puissant. Il faut enfin terminer cette lutte fatigante ; il faut qu'on estime en moi l'homme et non le souverain : pour atteindre ce but, je veux vaincre seul, ou succomber glorieusement.

Fin du second Acte.

ACTE III

Le Théâtre représente un Salon dans les Jardins de Suchanin.

SCENE PREMIERE.

SUCHANIN *seul.*

Féodor ne vient point.... Je ne puis me défendre d'une terreur secrète, en voyant approcher l'instant qui doit changer mon sort et celui de la Russie .. L'arrestation de Roserdorf m'inquiète, l'aurait-on fait parler ! Mais non, le salut de Maria lui fait une loi de garder le silence... Tous nos compagnons sont arrivés, le retard seul de Féodor nous tient encore dans l'inaction. . . pour m'assurer de lui plus fortement et hâter ses pas, je voulais le faire instruire du sort de sa mère, mais il m'a été impossible. . . n'entends-je pas ? . . . oui. . . c'est lui. . . c'est lui même.

SCENE II.

SUCHANIN, FEODOR.

FEODOR.

Tu me vois, Suchanin, exact au rendez-vous, mais dévoré de l'inquiétude la plus cruelle.

SUCHANIN.

Qu'est-ce, ami ?

FEODOR.

Ma mère ! . .

SUCHANIN.

Eh bien ?

FEODOR.

Je n'ai pu la rejoindre.

SUCHANIN *froidement.*

Maria ? . . .

FEODOR.

Un instant après m'être séparé de toi, j'ai rencontré Re-

serdorf au desespoir, courant comme un insensé ; vainement j'ai voulu l'interroger, je n'ai pu en obtenir que quelques paroles entrecoupées, qui m'ont fait craindre qu'elle ne fut arrêtée ; il m'est échappé, et depuis j'ai parcouru tout Moscou sans rien apprendre d'elle. . .

SUCHANIN.

(*à part*). Profitons du moment. (*haut*). Il est inutile de te rien cacher, Féodor, ta mère n'a pu se soustraire à la surveillance du despote.

FEODOR.

Grand Dieu!

SUCHANIN.

Il l'avait remise un instant en liberté ; mais se repentant bientôt de cet acte de justice, à peine atteignait-elle les portes du palais, qu'il l'a fait arrêter de nouveau.

FEODOR.

Ah! Suchanin, volons à son secours!

SUCHANIN.

Que prétends-tu ?

FEODOR.

Délivrer ma mère, ou marcher avec elle à l'échafaud.

SUCHANIN.

Pour la délivrer, il faut attendre....

FEODOR.

Attendre!.... quand un glaive est suspendu sur sa tête.... Non... si tu refuses de m'accompagner, je vais seul....

SUCHANIN (*l'arrêtant*).

Imprudent!... tu vas te perdre sans la servir. Nos amis sont dispersés dans les jardins, je cours les rassembler, je les amène, je te place au milieu d'eux, et, réunis, nous marchons avec la certitude du succès. Les sentimens qui t'animent m'assurent que tu te montreras le digne fils d'Ossacow. (*à part en sortant*) Il est à moi.

SCENE III.

FEODOR *seul.*

Le digne fils d'Ossacow !.... O Maria ! oui, je serai digne de mon père, je saurai t'arracher à tes bourreaux : bientôt tu me seras rendue, je le sens aux transports qui m'enflamment : l'espoir de briser tes fers saura me rendre capable des plus nobles efforts. (*Il apperçoit Pierre dans le fond.*) Voilà sans doute un des conjurés.

SCENE IV.

FEODOR, PIERRE, *couvert d'un manteau grossier.*

PIERRE, *parcourant de l'œil le salon.*

Personne encore!

FEODOR.

Ne cherches-tu point ici Suchanin?

PIERRE, *le fixant.*

Lui-même. Voici l'heure désignée pour notre réunion, et je suis surpris de voir cette salle encore déserte.

FEODOR.

Elle va cesser de l'être; nos braves ne tarderont point à s'y rendre.

PIERRE, *de même.*

Par quel hasard te trouvai je au milieu d'eux, ton âge ne te permet point d'avoir appartenu au corps des Strelitz.

FEODOR.

Mon père les a souvent guidés à la victoire.

PIERRE, *de même et plus vivement.*

Ton père?

FEODOR.

Noble chef de ces vaillans soldats, souvent à leur tête il a fait trembler les ennemis des Moscovites.

PIERRE, *de même.*

Tu serais Féodor? le fils d'Ossacow?

FEODOR.

Son fils et son vengeur. Suchanin m'a flatté qu'à la faveur de mon nom, vous daigneriez m'associer à vos nobles desseins.

PIERRE, sombre, tirant de son sein des tablettes sur lesquelles il écrit.

(*A part.*) Féodor Ossacow parmi les rebelles, à l'instant où ma folle clémence!.. Maria, m'aurait-elle trompé!.. non, ses accents étaient ceux de la douleur et de la vérité.

FEODOR.

D'où nait donc cet air sombre?...!

PIERRE, *à part.*

Pourquoi donc ce jeune homme?.. peut-être à l'insçu de sa mère et séduit par des scélérats....

FEODOR.

Regretterais-tu de me voir partager vos périls et l'honneur qui vous attend?

PIERRE.

Je. . . . je regrette en effet que si jeune encore on t'ait fait prendre part à une entreprise aussi périlleuse.

FEODOR.

Et pourquoi n'en braverais-je pas les dangers, puisque je dois en partager les fruits! n'eussai-je point ce motif, l'amour de la gloire suffisait seul pour m'engager à partager les lauriers que vous allez cueillir.

PIERRE, *cherchant à lire dans ses yeux.*

Des lauriers! . . . tu pense qu'il en croit dans les champs de la rébellion?

FEODOR, *surpris et piqué.*

Que dites-vous! quoi! c'est un compagnon de Suchanin, qui ose nommer ainsi nos généreux projets?

PIERRE, *de même et appuyant.*

Où donc est cette générosité? en est-il à aiguiser mille poignards pour frapper un seul homme? et dans quel moment encore! ce n'est point, quand les armes à la main, il défend ses jours et peut faire courir quelques risques à ceux qui les attaquent. . . non. . . c'est dans le silence de la nuit, lorsqu'enseveli dans une sécurité profonde, l'infortuné n'offre qu'une victoire facile, et présente la gorge aux couteaux de ses assassins.

FEODOR, *ému et décontenancé.*

Strélitz!

PIERRE, *ne cessant point de le fixer, et sans humeur.*

Tu pâlis.

FEODOR, *de même.*

Et c'est ici, dans cet instant. . . que tu ne crains pas de me tracer cet odieux tableau.

PIERRE, *lent et toujours les yeux sur lui.*

Odieux? oui. . . . bien odieux. . . . mais, calme-toi, jeune homme. . . . je voulais t'éprouver, et savoir si tes pas sont bien affermis dans le nouveau sentier qu'on veut te faire parcourir.

FEODOR, *encore troublé.*

Si tu m'y vois chanceler. . .

PIERRE, *de même..*

C'est assez . . . ainsi nous pouvons être certains qu'oubliant que Pierre est ton maître, ton protecteur, qu'il a pris soin de ta jeunesse, tu n'hésiteras point à lui plonger un poignard dans le sein.

FEODOR, *sans assurance.*

S'il est mon maître, il abusa de ses droits; en prenant soin de mon enfance, il n'a rempli qu'un devoir indispensable, puisqu'il m'avait ravi les auteurs de mes jours: je

puis donc l'attaquer sans remords ; non comme le vil meurtrier que tu peignais à l'instant, mais ouvertement, et en exposant ma vie pour venger mes outrages.

PIERRE.

Bien ! bien, Féodor, excuse une défiance !...

FEODOR, *sa raffermissant.*

Ma jeunesse la justifiait peut-être ; mais, rassure-toi, Strelitz, tu me verras digne de mes nouveaux compagnons.

PIERRE.

Je les entends, je crois ?

FEODOR.

Oui, ils viennent, guidés par Suchanin.

(Pierre remonte, et se mêle parmi les conjurés qui arrivent. Quand ils se placent, il avance vers l'extrémité du Théâtre.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, SUCHANIN, et peu-à-peu tous les conjurés, dont Suchanin présente seulement les chefs à Féodor.

SUCHANIN, *à Féodor.*

Tu vois tous mes amis : celui-ci est l'intrépide Dorouski ; voilà Talski, puis Pédrowitz. (*D'autres entrent.*) Approche, Ladouska, brave Belzoski, et toi, Duchanin.

(A mesure qu'il les nomme, Pierre, dans un coin et un peu tourné, leur jette un coup-d'œil, et écrit leurs noms sur ses tablettes, qu'il remet ensuite dans son sein.)

Voilà l'élite de nos chefs. (*Aux Strélitz*) Et vous, Strélitz, vous avez souvent montré le désir de voir un Ossacow à votre tête, voici le dernier rejeton de cette famille illustre. Ainsi que vous, il a vu ses parens et ses amis victimes de notre commun oppresseur ; ainsi que vous, il veut les venger, ou périr.

FEODOR.

Oui, Strélitz ! . . . Jeune et sans expérience, Féodor n'ose encore vous nommer ses frères, mais il est votre compagnon d'infortune ; les mêmes souffrances, la même haine contre notre tyran, la même ardeur à le punir nous réunit en ce moment ; par tous les maux dont mon père est injustement accablé, je jure de combattre et de mourir avec vous. Mon bras n'a point encore porté les armes, mais je suis Russe et né des Ossacow ! que celui de vous qui me verra pâlir à l'aspect du trépas, m'en punisse à l'instant ! Courage, fidélité, constance, voilà tout ce que je puis vous offrir. Si vous voulez un chef qui ne sache que combattre à votre tête, vous le trouverez en moi ; cherchez ailleurs si vous attendez de lui davantage. Vous voyez que par ma

confiance, je réponds doublement à la vôtre : sur un seul mot de ce brave (*il désigne Suchanin*), je me livre à vous tout entier, et je remets aveuglement entre vos mains le sort des auteurs de mes jours, le mien, mes espérances, mon honneur et ma vie.

(Pierre, qui l'a toujours fixé, montre une sorte de satisfaction en l'écoutant ; lorsque Suchanin parle, au contraire, son air est sombre, et il se contraint à peine.)

SUCHANIN, *radieux.*

Vous l'entendez, amis, reconnaissez à ses discours le fils de notre illustre chef. Ne perdons plus un tems précieux, et que cette nuit même, notre tyran expie toutes ses injustices. Darouski, et toi, Duchanin, rendez-vous à Wéserlow, vous y trouverez Amilka : il attend mes ordres pour faire approcher les braves qu'il a réunis. Toi, Toloski, et toi, Pédrowitz, à Zorn, vous rencontrerez Christiern, chargé de la même mission, et prêt de même à nous seconder. Partez! . . . Au moment où la cloche frappera minuit, que l'attaque commence de toutes parts. Féodor, Ladouska et moi, suivis des Strélitz qui sont à Moscou, nous irons chercher Pierre jusqu'au fond de son palais ; à votre arrivée, vous me verrez chargé de sa dépouille, voler au-devant de vos pas.

PIERRE, qui ne peut plus se contenir, avec un sourire amère et les dents serrées.

Tu promets beaucoup, Suchanin!

SUCHANIN.

Je promets . . . (*Il fixe Pierre, et le reconnaît.*) Dieu! grand Dieu! . . . c'est lui! . . . c'est lui-même! . . .

PIERRE, jetant son manteau, un sabre d'une main, un pistolet de l'autre, avançant gravement, et d'un ton sombre.

Oui, c'est moi! c'est Pierre Alexiowitz!

(Il se fait un mouvement parmi les conjurés. Les uns marquent de la surprise, les autres de l'effroi. On entend murmurer par-tout : LE CZAR!... LE CZAR!...)

PIERRE les observe un instant en silence, puis dit bien froidement.

Ma présence vous étonne... je m'éloigne... mais tremblez!

(Il fait un pas; Suchanin, le sabre levé, veut lui fermer le passage et le frapper.)

SUCHANIN.

Tu ose encore menacer . . .

PIERRE, d'un ton terrible. (Il lâche son coup de pistolet.)

Et punir! . . .

(Suchanin tombe dans les bras de ses amis. Quelques Strélitz tirent leurs sabres ; Pierre les fixe, et dit avec éclat.)

Lâches conspirateurs ! vous voyez votre chef à mes pieds, qui osera prendre sa défense ! (*Il parcourt la scène avec fureur.*) Il est au milieu de vous, ce Czar dont vous méditiez la perte ! . . . Commencez par un régicide l'exécution de vos infames projets ! frappez, si vous l'osez ! . . . Je n'ai d'autres secours ici que mon bras et mon courage, d'autre témoin que dieu, qui est votre juge et le mien ; frappez, mais songez que le sang de votre souverain odieusement versé, trouveras des milliers de vengeurs. (*Il s'enflamme davantage.*) Pour la quatrième fois vous cherchez de prétendus avantages dans la rebellion et la ruine de votre patrie. . . . Misérables ! . . . votre valeur éprouvée contre nos ennemis m'avait inspiré pour vous quelqu'estime ; vos indignes complots me prouvent que vous ne méritez que le mépris le plus profond.

(Quelques Strélitz indignés font un mouvement, Pierre avance vers eux.

Vains efforts ! les yeux de l'éternel sont fixés sur nous. Il est arrêté dans la sagesse de ses décrets, qui de vous ou de moi doit succomber aujourd'hui.

(On entend un bruit de tambour un peu éloigné.)

Entendez, traitres ! votre heure est arrivée.

(Il s'éloigne gravement, en les fixant avec mépris ; ils semblent se disposer à le suivre.)

SCENE VII.

(A l'instant où Pierre est prêt de la porte, Catherine s'élance dans le salon, suivie de Menzicoff le sabre à la main, et d'une foule de soldats. Les Strélitz sont consternés.)

CATHERINE.

Où est-il ? où est-il ? ô mon auguste époux !

PIERRE, *il redescend et d'un ton froid et sévère.*

Madame, qui vous a mandée dans ces lieux ? et vous Menzicoff, vous avais-je ordonné ? . . .

MENZICOFF.

La princesse informée des dangers auxquels votre Majesté s'exposait, m'a fait un devoir. . . .

PIERRE.

Votre devoir est de n'obéir qu'à moi seul.

MENZICOFF.

J'ai pensé. . . .

PIERRE.

Silence !

CATHERINE.

Que votre Majesté pardonne. . . .

PIERRE, *toujours sérieux mais moins sec.*

Je desire, madame, qu'à l'avenir on ne fasse point plus que je n'ordonne. . . . vous le voyez. . . . mes jours ne courent aucuns dangers, veuilliez m'attendre dans les jardins. (*à Menzicoff.*) Accompagnez la princesse. Que mes soldats restent et attendent mes ordres. (*Catherine et Menzicoff sortent.*)

SCENE VII.

Les Précédens, sans Catherine et Menzicoff.

PIERRE.

(Il se promène un instant en silence, en observant tous ceux qui l'entourent. Il tire ses tablettes, y ratture quelque chose, et les donne à un officier.)

Portez ces tablettes au conseil assemblé. (*L'officier sort; à un second.*) Rendez-vous au palais et conduisez ici les deux prisonniers qui y sont détenus. (*L'officier sort; aux gardes.*) Soldats! emparez-vous de ces rebelles, et gardez-les à l'extérieur. (*Ils obéissent. Féodor veut suivre, Pierre l'arrête d'un geste.*) Demeure, Féodor.

SCENE VIII.

PIERRE, FEODOR.

PIERRE, les bras croisés et fixant Féodor, dont les yeux sont baissés et la contenance humble; après un silence.

Eh bien! Féodor! te voilà seul avec ce tyran, auquel tu portes autant de haine; que t'a-t il fait pour la mériter?

FEODOR, sans changer de position et d'une voix troublée.

Vous me le demandez? . . .

PIERRE.

Et j'attends ta réponse.

FEODOR.

Vous m'avez ravi mes parens, ma fortune et mon état.

PIERRE, *de même.*

Avant de m'accuser et de prononcer sur ma conduite, as-tu cherché à connaître les motifs qui m'ont guidés?

FEODOR, *de même.*

Pouvait-il en exister pour perdre le plus honnête homme de votre empire, le plus fidèle de vos serviteurs, le plus brave de vos soldats?

PIERRE, *de même.*

Ainsi, tu crois que Pierre est assez ennemi de lui-même, connaît assez peu ses véritables intérêts, pour chercher son

bonheur dans l'infortune de ses sujets? . . . A peine sorti de l'adolescence, tu oses porter un jugement sur ton maître muri par l'âge, l'étude et les travaux. . . Jeune insensé. . . je veux bien descendre jusqu'à me justifier. . . Le licenciement d'un corps indisciplinè était un sacrifice généralement reconnu nécessaire au repos de la Russie; ton père, loin de seconder mes desseins, fit tous ses efforts pour en arrêter l'exécution, et par sa conduite, il nourrit l'audace des Strelitz et leur penchant à la révolte : ta mère se permit les discours les plus séditieux. Leurs aveux mêmes justifièrent leur exil; j'aurais desiré leur pardonner, mais Czar, je fus contraint de les punir : eh bien! que peux-tu me répondre? tu gardes le silence.

FEODOR.

Ah! si le sentiment qui m'animait a égaré ma raison, il est trop grand, trop noble, pour que je puisse un instant regretter la vie. Je mourrai pour avoir voulu sauver les auteurs de mes jours.

PIERRE.

Ainsi, te renfermant dans un froid égoïsme, tu persistes à ne considérer que ta famille et toi; tu ne vois pas tous les maux que tu pouvais causer à ta patrie.

FEODOR.

Le fils d'un homme banni par son souverain, a-t-il encore une patrie? tous les liens qui devaient l'attacher à la terre qui l'a vu naître, ne sont-ils pas rompus dès cet instant. Je voulais mourir ou me venger.

PIERRE.

Te venger, ingrat! et de qui? de ton Empereur, qui écoutant moins les devoirs d'une sage politique, que le besoin de la clémence, brisait les fers de Maria et rappellait Ossacow de son exil.

FEODOR.

Que dites-vous? quoi, mon père!

PIERRE.

Entrait peut-être à Moscou au moment même où ta main parricide allait se baigner dans mon sang : je n'attendais que son arrivée pour vous réunir tous les trois, et vous rendre des biens qu'une juste sévérité vous avait ravis.

FEODOR.

Grand dieu! qu'ai-je entendu, ah! combien je suis coupable! . . .

PIERRE.

Oui tu l'es, et bientôt tu en recevras le châtiment.

FEODOR.

Je le mérite et j'y suis résigné. (*Il apperçoit Maria*). Ma mère! ciel! mon crime l'aurait-il entraînée dans l'abîme que je viens d'ouvrir sous mes pas?

SCENE IX.

Les Précédens, MARIA, ROSERDORF *emmené par un Officier.*

PIERRE.

Approche, Maria, ce matin, tu me demandais Féodor: regarde, le voilà.

MARIA *dans les bras de Féodor.*

Mon fils!

PIERRE.

Oui, prodigue-lui tes témoignages de ta tendresse il en est digne en effet.

MARIA.

Comment?

PIERRE.

Sais-tu où j'ai appris à le connaître, ce fils si cher? c'est au milieu des traîtres qui en voulaient à mes jours.

MARIA.

Lui? grand dieu! malheureux, qu'as-tu fait?

FEODOR.

Je voulais terminer votre infortune.

MARIA.

Par le plus horrible des forfaits, ah malheureux Ossacow! quel coup pour ton cœur. . . tu n'y survivras pas.

FEODOR.

J'ai comblé ses malheurs et les votres, pourrez-vous me pardonner.

MARIA.

Infortuné, en es-tu moins mon fils. (*Elle le serre dans ses bras; un officier remet un papier au Czar.*)

PIERRE.

Que l'on amène les prisonniers, et priez la princesse de se rendre en ces lieux. (*L'officier sort.*) Maria, je regrette que le jour où tu revois ton fils, soit marqué par un évènement aussi funeste, et que je ne puisse en adoucir l'amertume.

MARIA.

O mon fils!

SCENE X.

Les Précédens, CATHERINE, MENZICOFF, les Conjurés ramenés par les Gardes.

PIERRE va au-devant de son épouse, lui donne la main, etc.

Vous le voyez, madame, nul danger ne menace votre époux; il ne lui reste plus qu'à récompenser et punir... (*A tous.*) Le conseil assemblé condamne à la mort tous les chefs de la conspiration; Féodor seul n'est point compris sur la liste fatale, son nom ne s'y trouvait pas. Maria, c'est toi-même qui va prononcer sur son sort, qu'a-t-il mérité?

MARIA.

Quoi, sire, vous voulez...

PIERRE.

Parle.

MARIA, *au désespoir se précipitant aux pieds du Czar.*

O Czar! vois une mère à tes pieds, te supplier...

PIERRE, *l'interrompant avec force.*

Réponds, je te l'ordonne.

ROSERDORF.

Barbare! si tu contraints la mère à juger son fils, où ce jeune infortuné tronvera-t-il un ami qui le défende, qui le plaigne, qui puisse implorer sa grace?

PIERRE, *très-ému.*

Oui, tu as raison : si Maria prend ma place, il est juste qu'un autre remplisse la sienne, et l'impératrice voudra bien se charger de ce soin.

CATHERINE.

Quoi! sire.

PIERRE.

Je dois à votre cœur les plaisirs d'un bienfait, pour vous dédommager de ce qu'à votre arrivée, mon emportement a pu vous faire souffrir... la grace de Féodor est dans vos mains.

CATHERINE, *avec explosion.*

Qu'il la reçoive! et qu'il soit à jamais votre plus zélé défenseur.

MARIA ET FEODOR.

Ah! sire! (*Ils tombent tous deux aux pieds du Czar.*)

PIERRE.

Que ta joie soit complette, Maria, avec ton fils, je te rends ton époux.

MARIA.

Grand dieu ! . . . il reverrait sa patrie ? . . .

PIERRE.

Il est libre, et bientôt il sera dans tes bras. (*aux Strélitz.*) Et vous, soldats de Suchanin, vous l'avez entendu, la hache est levée sur vos têtes coupables. . . . rassurez-vous cependant, la mort de votre chef suffit à ma vengeance : pour la quatrième fois j'annule l'arrêt qui vous condamne ; ma clémence peut-être va vous encourager a de nouveaux forfaits ; mais ce pardon est le dernier, si vous oubliant encore. . . .

LES STRELITZ, *à genoux.*

Jamais, jamais.

ROSERDORF.

Non, jamais ! nous mourrons tous pour toi, car tu es digne de nous commander.

CATHERINE.

O Pierre ! ô mon héros.

PIERRE.

Puissiez-vous tenir vos promesse ! le souverain et le peuple ne forment qu'une même famille : c'est seulement par un amour réciproque, un mutuel soutien, qu'ils peuvent espérer le bonheur et mériter l'estime et l'admiration des peuples de la terre.

(Il étend les mains sur eux ; tous sont courbés devant lui : Catherine et Menzicoff lèvent les mains au ciel. La toile baisse sur ce Tableau.)

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET ET COMP., rue du Faubourg Montmartre, n°. 4, au coin du Boulevard.

On trouve chez le même Libraire une Collection de pièces de Théâtre, depuis l'origine de la comédie en France, jusqu'en 1803 inclus. Cette Collection, qui est composée de onze mille pièces, est une des plus belles qui existent.

Amour et Scrupule, 4 volumes in-12. 8 fr.

Le Cultivateur de la Loisiane, par M. Lamatelière, auteur des Trois Gilblas. 4 vol. in 12. 8 fr.

Histoire de Napoléon ier., Empereur des Français, depuis sa naissance jusqu'à la paix de Tilsitt, 5 vol. in-12, ornés des portraits de Leurs Majestés Impériales et Royales. 15 fr.

Nouveau Savant de Société, divisé en deux parties, la première contenant tous les jeux de société, la seconde un recueil de cent dix Tours ; par M. du Cœur-Joly, 2 gros vol. in-12, ornés de 13 figures. 6 fr.

Le Secrétaire de la Cour impériale, ou Modèles de Placets, Pétitions et Lettres adressés à l'Empereur, à l'Impératrice, aux membres de la famille Impériale, aux grands dignitaires, aux ministres, au grand-juge, aux maréchaux d'empire, aux sénateurs, etc. etc. Précédé d'une Notice sur l'étiquette, et suivis de modèles de lettres sur divers sujets. 1 vol. in-12. 2 fr.

Les Amours d'Antoine et de Cléopâtre, ballet historique, par M. Aumer. 1 fr.

L'Assemblée de Famille, comédie en 5 actes et en vers, par M. Ribouttè. 2 fr. 50 c.

Mlle. de Caise, opéra-comique en 3 actes ; par M. Emmanuel Dupaty. 1 fr. 50 c.

Lina, ou le Mystère, opéra en 3 actes, par M***. musique de M. Dalayrac, 1 fr. 50 c.

Menzikoff et Fœdor, ou le Fou de Bérézof, opéra en 3 actes. 1 fr. 50 c.

Volage (le), ou le Mariage difficile, comédie en 3 actes et en prose de M. Gaigniez. 1 fr. 50 c.

Monsieur Tein, ou la Cranomanie, comédie en un acte. 1 fr. 20 c.

Une Journée chez Barcelin, vaud. en un acte, de Moreau et Francis, 1 fr. 20 c.

Rien de trop, ou les deux Paravents, vaud. en 1 acte, de J. Pain. 1 fr. 20 c.

Haine aux Femmes, vaudeville en un acte de M. Bouilly. 1 fr. 20 c.

PQ
1981
D86S7

Duperche, J. J. M.
Les Strélitz

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCK

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY